



Dans le monde entier, plus d'une centaine de peuples ont décidé de s'isoler du monde extérieur. Ils sont les peuples les plus vulnérables de la planète.

Beaucoup d'entre eux vivent en se déplaçant constamment, fuyant l'invasion de leurs terres par les colons, les bûcherons, les exploitants de pétrole et les fermiers. Ils ont souvent vu leurs proches mourir d'épidémies ou victimes de massacres perpétrés par leurs envahisseurs.

Voici leur histoire.

Sommaire

Pourquoi se cachent-ils?

Avant le contact – le repli

Entrée en contact

Contact – "N'ayez pas peur de nous, nous sommes de bonnes gens"

La tribu la plus isolée du monde?

L'opinion des étrangers

'Just for fun'

Menaces



Pourquoi s'isolent-ils?

La plupart des peuples indigènes qu'on dit "non-contactés" sont les survivants, ou les descendants de survivants d'actes génocidaires subis dans le passé. Ils refusent tout contact avec le monde extérieur tant les violences, massacres, et épidémies dont leur groupe a été victime sont ancrés dans leur mémoire collective.

Beaucoup d'Indiens d'Amazonie occidentale sont les descendants des rares survivants du boom du caoutchouc qui eut pour conséquence, à la fin du XIX^e siècle, l'extermination de 90% de la population indigène, due aux mauvais traitements que subissaient les Indiens réduits à l'exclavage pour récolter le caoutchouc.

D'autres Indiens sont les survivants de massacres plus récents, comme les Cinta Larga qui ont été victimes des patrons brésiliens du caoutchouc entre les années 1920 et 1960. Le tristement célèbre « massacre du 11^{ème} parallèle » eut lieu en 1963 aux sources de la rivière Aripuana, où la compagnie Arruda, Junqueira & Co récoltait le caoutchouc.

Le directeur de cette compagnie, Antonio Mascarenha Junqueira, avait planifié ce massacre, sous prétexte que les Indiens Cinta Larga se trouvaient sur le chemin de ses activités commerciales : « Ces Indiens sont des parasites, ils sont immondes. Il est temps d'en finir avec eux, d'éliminer ces pestiférés. Liquidons ces vagabonds. »



Les Cinta Larga ont été victimes de terribles violences

Il affrêta alors un avion duquel furent largués des bâtons de dynamite sur les villages indiens. Après ce massacre, les assassins se rendirent sur les lieux du crime afin d'achever les derniers survivants. Ils y trouvèrent une mère allaitant son bébé. Ils assénèrent de coups la tête du nourrisson, suspendirent la mère par les pieds et la découpèrent en deux. Lors du procès de l'un des accusés, le juge déclara : « Nous n'avons jamais vu de cas d'une telle violence, d'une telle ignominie, de tant d'égoïsme, aussi dépourvu de considération pour la vie humaine ».

En 1975, l'un des auteurs du crime, José Duarte de Prado, fut condamné à dix ans d'emprisonnement mais fut gracié quelques mois plus tard. Il déclara durant le procès : « Il est bon de tuer les Indiens, ils sont traîtres et paresseux ».

Avant le contact – le repli

Un nombre inconnu d'Indiens ayoreo vivent isolés dans le Chaco paraguayen, cette vaste forêt broussailleuse qui s'étend au sud du bassin amazonien. Parojnai Picanerai, sa femme Ibore et leur cinq enfants sont en fuite depuis de nombreuses années. Il ne reste presque plus rien de la forêt qu'ils considéraient comme leur territoire et ils ne s'y sentent plus en sécurité. Des propriétaires terriens ont acheté leur forêt et l'ont déboisée au bulldozer violant ainsi les lois nationales et internationales.

Face aux invasions constantes, Parojnai et sa famille ont dû changer de campement à de nombreuses reprises. Chaque départ précipité les a obligé à abandonner leurs jardins cultivés et leurs rares et précieuses possessions et effets personnels.

Parojnai : "Nous avons entendu le bruit du bulldozer. Nous avons dû fuir immédiatement, mais heureusement nous avons pu emporter toutes nos affaires."

"Nous avons passé la nuit dans la forêt, mais nous avons dû nous lever avant l'aube car nous avons peur, et nous avons de nouveau entendu le bruit du bulldozer."

"Il commençait à s'approcher de nous. Ma femme a dû laisser les *najnuñane* (fruits du caroubier) qu'elle avait déjà cueillis. A cause du bulldozer, nous avons dû abandonner d'autres choses afin de courir plus vite."

"Nous courions d'un endroit à un autre. On aurait dit que le bulldozer nous suivait. J'ai dû laisser mes outils, mon arc et ma corde pour courir encore plus vite. Finalement, le bulldozer est parti dans une autre direction. Quand j'ai réalisé que le bulldozer était parti ailleurs, j'ai trouvé un tronc contenant une ruche et j'ai pris le miel."

"Nous pensions que le bulldozer pouvait nous voir. Nous avons fait beaucoup de plantations dans le jardin (melons, haricots, citrouilles, maïs) car c'était la saison d'été. Nous pensions que le bulldozer avait vu notre jardin et était venu pour manger les fruits et pour nous manger aussi. Le bulldozer a défriché un chemin juste à côté de notre jardin, c'est pour cela que nous avons si peur de lui."

"Nous avons toujours vu des avions, mais nous ne savions pas que c'était quelque chose d'utile aux *cojñone* (les Blancs, littéralement les gens étranges). Nous voyions aussi de longs nuages derrière les avions et cela nous effrayait, car nous pensions que quelque chose pourrait nous tomber dessus. Quand nous apercevions ces grands avions avec cette fumée blanche derrière, nous pensions que c'étaient des étoiles".



Les Ayoreo durent abandonner cette maison collective lorsqu'un bulldozer se dirigea vers elle.



Parojnai tel qu'il est aujourd'hui. Il a contracté la tuberculose peu de temps après le contact.

Entrée en contact

Bien que la plupart des contacts avec les peuples indigènes isolés soient provoqués par les colons, les bûcherons, les compagnies pétrolières, les fermiers et autres exploitants qui envahissent leur territoire pour s'emparer des ressources naturelles, les autorités tentent parfois d'établir un contact avec eux pour d'autres raisons.

Au Brésil, le département des affaires indiennes, la FUNAI, a longtemps disposé d'une petite unité responsable d'établir le contact, comme dernier recours, avec les peuples isolés qui couraient le danger de se heurter de façon incontrôlée aux conséquences souvent désastreuses de la confrontation avec le monde extérieur.

L'un des contacts les plus marquants de cette unité a été établi dans une région reculée de l'Amazonie brésilienne le 15 octobre 1996. Après des mois d'observation et d'attente, un petit groupe d'Indiens korubo surmontèrent leur peur et sortirent peu à peu de la forêt pour aller à la rencontre de l'équipe de la FUNAI.



La rencontre de l'équipe de la FUNAI avec les Korubo est l'un des seuls moments de 'premier contact' qui ait jamais été filmé.

La tension de ce premier contact historique fut filmée par Sydney Possuelo qui était à l'époque à la tête de l'unité de la FUNAI. Contrairement à d'autres premiers contacts, cette rencontre fut pacifique et aucun Korubo ne fut tué.

Plusieurs années auparavant, ce petit groupe de 24 personnes s'était séparé du groupe principal et, sans savoir à quoi ils s'exposaient, ils émigrèrent vers un territoire qu'avaient envahi des bûcherons et des colons armés. L'équipe de la FUNAI, préoccupée par la sécurité du groupe, décida d'établir un contact avec eux. Pendant des mois, l'équipe campa au bord de la rivière et fraya des chemins dans la forêt afin de localiser le village korubo, en espérant que leur présence permanente serait un signal susceptible de manifester leur intention d'instaurer des liens amicaux.



Tant qu'on laissera les Korubo en paix, leur avenir ne sera pas en péril.

Cependant, ce petit groupe reste très menacé par la confrontation souvent violente avec le monde extérieur. Leur curiosité naturelle en a conduit certains à rechercher le contact avec des voyageurs qui remontent ou descendent le cours de la rivière. La FUNAI a installé un poste de garde au bord de la rivière pour tenter de stopper ceux qui pénètrent sur le territoire des Indiens.

Le territoire korubo se trouve au milieu de la réserve indienne de la Vallée du Javari à la frontière du Brésil et du Pérou. C'est là que vivent sept peuples contactés et environ sept groupes d'Indiens non contactés, l'une des plus importantes concentrations de peuples isolés au Brésil.

Avec plus de huit millions d'hectares de forêt vierge tropicale, ce territoire a longtemps été la cible d'exploitants de caoutchouc, de bûcherons, de colons et de trafiquants de drogue qui ont souvent massacré les Indiens. Les Korubo n'ont pas peur de riposter et ils ont plusieurs fois tué ceux qui avaient envahi leur territoire, manifestant ainsi leur désir de rester isolés.

Contact – "N'ayez pas peur de nous, nous sommes de bonnes gens"

Ibore, la femme de Parojnai, raconte comment, le 11 juin 1998, sa famille a tout risqué pour établir un contact :

"Nous sommes allés à un endroit où Parojnai avait un jour aiguisé sa lance. Nous y sommes restés et avons établi un campement. Un peu après, nous avons entendu le bruit d'un camion.

Nous étions allés chercher du miel car Parojnai avait trouvé un arbre où il y en avait. Amajane [leur fils aîné] et moi avons aperçu le bulldozer. Nous nous sommes approchés, même si les *cojñone* pouvaient nous tuer, ça nous était égal qu'ils nous tuent.

Nous avons alors aperçu une petite maison [en fait la caravane destinée au conducteur paraguayen du bulldozer]. Amajane nous a dit : 'Restez ici pendant que je vais voir de quoi les *cojñone* ont l'air, s'il est possible d'entrer en contact avec eux.' À cette époque, nous ne savions pas comment étaient ces hommes. À son retour, Amajane nous a dit : 'J'ai vu quelques *cojñone* mais j'ai pris peur et je ne me suis pas approchée davantage.'

Parojnai m'a demandé si j'avais peur des *cojñone*. J'ai répondu : 'Je n'en ai pas peur, je vais aller vers eux.'

Berui [leur deuxième fils] a dit : 'Je viens avec toi.' Mais j'ai dit à Berui : "Je ne veux pas que tu m'accompagnes. Si les *cojñone* nous tuent, qui prendra soin de tes petits frères [Tocoi et Aripei] et restera avec eux ?' Berui a obéi et il est resté avec ses petits frères. Nous avons suivi la route jusque chez les *cojñone*.

Nous avons trouvé la maison des *cojñone*. Quand nous sommes arrivés tout près, Parojnai s'est écrié : 'Je suis Parojnai.' Mais il ne semblait y avoir personne dans la maison. À ce moment, Amajane s'est aussi écriée : 'Je m'appelle Amajane. Je ne suis pas venue pour vous tuer.'

Parojnai a encore crié plusieurs fois son nom, et soudain un *cojñoi* est apparu et j'ai vu à quoi ressemblaient les *cojñone*; j'ai vu qu'ils étaient pareils à nous. J'ai répété : 'Nous ne sommes pas là pour vous tuer, mais nous voulons vivre avec vous.'

L'homme a dit : 'Eha, eha, eha', et j'ai vu qu'il avait très peur. Il bougeait tout le temps la tête et regardait sans cesse derrière lui comme s'il voulait s'enfuir. Il s'est reculé et je lui ai dit : 'Il n'y a pas de raison de vous enfuir, nous n'allons pas vous tuer, nous sommes de bonnes gens.'

Amajane lui a fait signe de s'approcher. Quand il a été près de moi, je l'ai serré contre moi avec un bras et Parojnai a fait de même de son côté, et j'ai dit : 'Asseyez-vous ici. N'ayez pas peur de nous.' J'ai crié à Parojnai : 'Retiens-le toi aussi, nous ne voulons pas qu'il s'en aille à nouveau,' et toujours avec les mêmes mots, j'ai dit à l'homme : 'N'ayez pas peur, n'ayez pas peur de nous, nous sommes de bonnes gens.'

L'homme répétait sans cesse : 'Eha, eha, eha.'



Les bulldozers envahissent le dernier refuge des Ayoreo, Indiens isolés du Paraguay.



Ibore et Parojnai avec leurs enfants le lendemain du jour où ils sont sortis de la forêt.

Je lui disais : 'N'ayez pas peur.' Le *cojñoi* tenait quelque chose dans la main [un fusil] et j'ai demandé à Parojnai : 'Qu'est-ce qu'il a dans la main?' et Parojnai a répondu : 'C'est une arme.' Et j'ai dit au *cojñoi*: 'N'ayez pas peur de nous, apportez-nous quelque chose à manger, nous avons faim.' Le *cojñoi* est entré dans sa petite maison et nous a apporté un plat rempli de biscuits et il la mangé les biscuits devant nous. J'y ai goûté aussi mais ils n'étaient pas bons.'

L'homme a fait circuler les biscuits et il riait : 'hi, hi, hi,' puis il a apporté une sorte de ragoût dans un autre plat. Comme les biscuits, il en a mangé devant nous. J'y ai goûté aussi et je n'ai pas aimé.

Parojnai a dit : 'Apportez-nous de l'eau, j'ai soif, je veux boire de l'eau.' Nous avons aperçu un seau où il y avait de l'eau et nous y avons bu. Amajane est arrivé juste au moment où nous avons déjà trouvé l'eau du *cojñoi*. Il a eu peur de cette eau et il l'a jetée. Je lui ai dit : 'Tu ne devrais pas jeter cette eau.'

Le *cojñoi* est retourné dans sa petite maison et en a rapporté une arme. Amajane et son père sont restés tout le temps à côté de lui, le suivant pas à pas. Soudain, il a tiré en l'air.

J'ai eu peur et je me suis dit qu'il tirait sur mon fils et son père. Et j'ai crié 'hiiii' de peur, et tout à coup l'homme a retiré son maillot et me l'a tendu en riant. Alors je lui ai donné un collier de *purucode* [des graines noires] et le lui ai mis autour du cou. Parojnai a aussi apporté un collier de *purucode* et il le lui a aussi mis autour du cou."

Sur des photos prises le lendemain, on voit Ibore arborant le maillot de football rouge du *cojñon*.

Parojnai, Ibore et leurs enfants vivent aujourd'hui dans une petite communauté ayoreo à la lisière de la forêt. Parojnai a contracté grippe et tuberculose peu après le premier contact, et il souffre encore de leurs séquelles.



Amajane a aidé ses parents à établir le premier contact.

La tribu la plus isolée du monde?

Durant les jours qui suivirent le tsunami en 2004, lorsqu'on se rendit pleinement compte de l'ampleur du cataclysme qui avait frappé les îles de l'Océan indien, la survie des tribus indigènes des îles Andaman demeura un mystère.

Il semblait inconcevable que les insulaires de Sentinele aient pu survivre dans cette île située sur le passage du tsunami.

Lorsqu'un hélicoptère survola l'île, un Sentinele se précipita sur la plage, intimant de son doigt pointé au pilote un message clair : « Nous ne voulons pas de vous ici. » Les Sentinele étaient les seuls parmi les dix millions de personnes affectées par le désastre à n'avoir besoin d'aide de quiconque.

Il est probable qu'aucun peuple au monde n'est plus isolé que les Sentinele. On pense qu'ils sont les descendants de la première population humaine à avoir quitté l'Afrique et qu'ils vivent dans les îles Andaman depuis probablement 60 000 ans. Le fait que leur langue soit si différente de celles des autres habitants des îles Andaman suggère qu'ils n'ont pas établi de contact avec d'autres peuples depuis des milliers d'années.

Cela ne veut pourtant pas dire qu'ils vivent aujourd'hui comme il y a 60 000 ans. Ils sont souvent décrits comme des hommes de l'« âge de pierre », en réalité ils fabriquent des outils et des armes en métal récupéré sur les épaves de bateaux échoués sur les récifs des îles.

À l'image de tant de peuples indigènes isolés à la réputation effrayante, ils sont perçus comme des « sauvages » ou des « attardés ». Leur hostilité vis-à-vis des étrangers est cependant tout à fait compréhensible, car le monde extérieur ne leur a rien apporté mis à part la violence et l'irrespect.

En 1879, par exemple, un couple âgé et quelques enfants ont été emmenés de force dans la ville principale de l'archipel, Port Blair. L'officier colonial responsable de l'enlèvement écrit que le groupe entier « tomba malade et que le vieil homme et sa femme moururent et les quatre enfants furent renvoyés chez eux avec une quantité de cadeaux. » Malgré sa responsabilité dans la mort d'au moins deux personnes, et très probablement dans la propagation d'une épidémie parmi les habitants de l'île, le même officier n'exprima aucun remord, au contraire il fit simplement remarquer que les Sentinele « avaient une expression particulièrement idiote dans leur attitude et leur comportement. »

Les habitants de l'île sont visiblement en très bonne santé, alertes et vigoureux, contrastant fortement avec les deux autres peuples Andaman ayant « bénéficié » de la civilisation occidentale, les Onge et les Grands Andamanais dont un grand nombre a été exterminé et qui sont largement dépendants des aides de l'Etat pour assurer leur survie.



Cette photo montra au monde que les Sentinele avaient survécu au tsunami.



On estime que les Sentinele vivent sur leur île depuis environ 60 000 ans

La pression exercée par Survival et d'autres organisations a amené le gouvernement indien à tempérer ses actions politiques vis-à-vis des Sentinele, à abandonner toute tentative d'entrer en contact avec eux, à reconnaître que de telles politiques ont causé de grands dommages aux autres tribus andamanes et à accepter qu'ils disposent du droit de décider eux-mêmes de leur mode de vie. Le fait de promouvoir de tels changements résulte d'un simple constat : les peuples sont les mieux placés pour décider ce qui est dans leur propre intérêt.



Les Sentinele jouissent d'une santé excellente contrairement aux autres tribus andamanes dont les terres ont été détruites.

L'opinion des étrangers

Le jugement que porte le monde extérieur sur les peuples indigènes isolés est constitué d'un mélange de peur, de défiance et de racisme. Les efforts de ces peuples pour se protéger des agressions du monde extérieur, souvent motivés par le souvenir de violentes persécutions du passé, sont souvent interprétés par leurs voisins comme un caprice et de la barbarie de « non-civilisés ».

« Les Indiens korubo sont des animaux, pas des êtres humains. Ils tuent et mangent tous ceux qui pénètrent sur leur territoire, même d'autres Indiens. Evitez-les si vous voulez rentrer vivants... Je préfère tirer sur ces sauvages plutôt que les laisser tuer ma femme et mes enfants. »

Colon brésilien.

« Vous pouvez sentir où ils [les Jarawa] se sont tenus. Ils sentent si mauvais, ils ne se lavent pas. Si on doit aller dans la forêt pour cueillir des fruits, on prend les chiens, ils partent devant et s'ils sentent des Jarawa, ils reviennent en courant. »

Colon des Iles Andaman, Inde.

« Les Indiens sont pires que les animaux. Ils ne sont même pas bons à manger. »

Fermier brésilien.

« Si j'en avais le droit, j'exterminerai tous les Yanomami. J'en épargnerai un seul pour le montrer au public dans un zoo. »

Propriétaire brésilien d'un hôtel.

« Aucun citoyen indien ne devrait être autorisé à vivre dans la nature ou comme un sauvage après plus de cinquante ans d'indépendance de ce pays. »

Fonctionnaire indien à propos des Sentinele.

« Les natifs de ce territoire ont une âme mauvaise, ce sont des sales voleurs et leur éducation est juste bonne à les rendre plus fourbes. »

Colon australien, Papouasie Nouvelle Guinée.

« Je veux donner au « peuple du cochon » [les Indiens ayoreo-totobiegosode] la possibilité d'entendre la Bible, parce que sinon, ils iront en enfer et subiront la damnation éternelle. »

Missionnaire des Nouvelles Tribus.

« Les Yanomami sont dénués de toute intelligence, errent nus et s'accouplent comme des animaux. »

Général brésilien.

‘Just for fun’

Dans les îles Andaman, en Inde, durant les années 1970 et 1980, l’administration locale a organisé de nombreuses excursions chez les tribus isolées des Jarawa et des Sentinele, se préoccupant peu des conséquences désastreuses que ces visites touristiques pouvaient entraîner.

L’imprudence et l’irresponsabilité de ces expéditions étaient d’autant plus inadmissibles qu’on connaissait l’impact catastrophique que de telles incursions avaient déjà eu sur les autres tribus des îles. Leur population avait considérablement chuté sous l’autorité britannique. Celle des Grands Andamanais, par exemple, qui comptait 5 000 personnes n’en compte désormais plus que 53. Les Grands Andamanais et une autre tribu, les Onge, sont devenues dépendantes des subsides que leur versent les autorités des îles et beaucoup d’entre eux s’adonnent à l’opium.

Pour les dignitaires indiens qui visitaient les îles, un voyage chez les « sauvages » était souvent le moment fort de leur séjour. En réaction à ces visiteurs venus du monde du « dehors », les Sentinele tiraient souvent des pluies de flèches sur les bateaux à moteur qui cabotaient autour de l’île.

En 1974, les Jarawa ont commencé à établir des contacts amicaux avec les visiteurs, mais restaient encore hostiles à toute tentative d’incursion dans leurs forêts. Des pique-nique étaient organisés pour des touristes aisés afin qu’ils puissent rencontrer les Jarawa, sans aucune considération pour les dangers qu’ils représentaient pour la tribu qui aurait pu être décimée par l’introduction de maladies exogènes.

En 1981, les autorités ont entrepris de mieux organiser leurs efforts de ‘pacification’ des habitants de l’archipel. Chaque mois, des équipes gouvernementales débarquaient sur les îles et laissaient des produits qu’ils pensaient utiles pour les tribus, notamment des noix de coco (qui ne poussent pas dans l’île Sentinele Nord), des pièces en métal et des morceaux de tissu.

L’objectif était simple : amener progressivement les membres de la tribu à sortir de leur forêt et à entrer dans la « civilisation ». Ce qui aurait bien entendu permis de faciliter l’accès des zones des îles Andaman auparavant inaccessibles aux colons et bûcherons qui avaient déjà détruit une grande partie des forêts de ces îles.

En 1998, les Jarawa, paraissant avoir abandonné toute hostilité, commencèrent à sortir de la forêt sans leurs arcs et leurs flèches. Ils ont maintenant des contacts occasionnels avec les gens de l’extérieur, visitent les villages ou viennent solliciter une assistance médicale. Cependant, ils restent indépendants et autosuffisants sur leur territoire. Les Sentinele continuent de rejeter tout contact avec l’extérieur et tirent des flèches sur quiconque s’approche de leur île.

Heureusement, une campagne concertée aux niveaux local et international a permis de susciter un réel changement dans la politique du gouvernement indien vis-à-vis des Jarawa et des Sentinele. Les expéditions de contact avec les Sentinele ont été arrêtées et les politiques officielles sont passées d’une intégration forcée des tribus à la reconnaissance de leur droit à décider de leur propre mode de vie et de la manière de coexister avec la société qui les entoure.



Ce sont les Britanniques qui au XIX^e siècle furent les premiers à établir un contact avec les tribus andamanaises.



Pendant plusieurs années, la politique du gouvernement a consisté à désenclaver le territoire des Jarawa et une route a été construite dans les années 1970 à travers leur réserve.

Menaces

Les tribus isolées sont les peuples les plus vulnérables de la planète. Une vaste panoplie de forces extrêmement puissantes joue contre elles. En voici quelques exemples :

Les éleveurs de bétail

De tous les peuples indigènes anéantis pour s'être trouvés sur la route du "progrès", peu ont connu un destin aussi poignant que les Akuntsu. Leur sort est d'autant plus tragique qu'il est tout récent.

Personne ne parlant leur langue, on ne saura peut-être jamais ce qui leur est vraiment arrivé. Mais lorsque des agents du département brésilien des affaires indiennes (FUNAI) les ont contactés en 1995, ils ont découvert que les éleveurs de bétail qui avaient fait main basse sur les terres de ces Indiens avaient massacré presque tous les membres de la tribu et détruit ensuite leurs habitations au bulldozer pour camoufler le massacre.



L'élevage a quasiment détruit tout le territoire des Akuntsu

Seuls six Akuntsu ont survécu. L'un des hommes, Pupak, a encore des plombs dans le dos et peut mimer la scène où des hommes en armes l'ont pourchassé à cheval. Lui et son petit groupe de survivants vit maintenant à l'écart dans une petite parcelle de forêt qui est tout ce qui reste de la terre de leur peuple.

Les maladies

Les maladies exogènes représentent la première cause de décès pour les tribus isolées. Celles-ci n'ont en effet pas développé de défenses immunitaires contre le virus de la grippe, de la rougeole ou de la varicelle comme l'ont fait la plupart des autres sociétés qui sont en contact avec le monde extérieur depuis des centaines d'années.

Au Pérou, plus de la moitié de la tribu récemment contactée des Nahua a été anéantie suite à l'exploration pétrolière de leurs terres au début des années 1980, une tragédie qui a aussi frappé les Murunahua au milieu des années 1990 après un contact imposé par des bûcherons qui abattaient illégalement les acajous. L'un des survivants de la tribu, Jorge, qui a perdu un œil au cours de ce premier contact, a raconté à un enquêteur de Survival que "la maladie est apparue lorsque les bûcherons ont pris contact avec nous alors que nous ne savions pas ce qu'était un rhume. La maladie nous a tués. La moitié des nôtres sont morts. Ma tante est morte, mon neveu est mort. La moitié de mon peuple est mort."



Les maladies ont tué la moitié de la famille de Jorge.

Les missionnaires

Depuis cinq cents ans, les missionnaires chrétiens sont à la source des premiers contacts établis avec les tribus et la pratique continue de nos jours. Comme nombre d'entre eux pensent que ces peuples "primitifs" mènent une existence misérable "dans l'obscurité", leur but ultime est leur conversion au christianisme – quel que soit le prix payé par ces peuples en termes de santé ou de libre arbitre.

Il y a quelques années au Pérou, des missionnaires protestants évangéliques ont construit un village dans l'une des régions les plus reculées de l'Amazonie péruvienne dans le but d'entrer en contact avec une tribu isolée vivant dans la région. Ils ont réussi à établir un contact avec quatre personnes, un homme et trois femmes. L'homme, qui répond au nom d'Hipa, a expliqué à un enquêteur de Survival, à propos de ce premier contact : "je mangeais des cacahuètes quand j'ai entendu les missionnaires arriver en canot à moteur. En entendant le bruit du moteur, je me suis dit : 'Que se passe-t-il? Un canot à moteur! Des gens viennent!' Quand nous les avons aperçus, nous sommes allés nous cacher plus loin dans les broussailles. Les missionnaires criaient : 'Venez! Venez!' "



Cette jeune Indienne Mastinahua a été contactée par des missionnaires protestants.

Des membres de la New Tribes Mission, une organisation missionnaire fondamentaliste basée aux États-Unis, ont entrepris une mission clandestine visant à entrer en contact avec les Zo'é du Brésil afin de les convertir au christianisme. Entre 1982 et 1985, ces missionnaires ont survolé les villages zo'é en lançant des cadeaux. Puis ils ont bâti un poste missionnaire à quelques jours de marche seulement des villages indiens. Suite au premier vrai contact établi en 1987, 45 Zo'é sont morts d'épidémies de grippe, de malaria et de maladies respiratoires transmises par les missionnaires.

Absolument pas préparée à cette situation, la New Tribes Mission n'a pas su fournir l'aide médicale nécessaire aux Zo'é. De plus, sa politique de sédentarisation des Zo'é autour de la mission a conduit à une propagation rapide des maladies, et le régime alimentaire des Indiens s'est dégradé car le gibier s'est mis à manquer suite à la concentration d'Indiens au même endroit. À mesure que la santé des Zo'é s'est aggravée, ils ont cessé d'être autosuffisants et se sont mis à dépendre de plus en plus étroitement des missionnaires. La réaction du gouvernement a été d'expulser les missionnaires en 1991. Depuis lors, les Zo'é vivent en paix, reçoivent une aide médicale adéquate et leur population est en augmentation.

Les colons

Les Awá sont l'une des dernières tribus de chasseurs-cueilleurs nomades du Brésil. Ils vivent dans la région déjà saccagée de l'Amazonie orientale et sont aujourd'hui encerclés par de vastes entreprises agro-industrielles, des ranches de bétail et des colonies de peuplement. To'o, un Awá, explique comment la colonisation détruit leur terre et leur mode de vie :

"Si les Indiens awá sont forcés de quitter leur terre, ce sera très difficile. Nous ne pouvons pas vivre ailleurs : ici il y a les fruits de la forêt et les animaux sauvages. Nous ne pourrions pas survivre sans la forêt car nous ne savons pas vivre comme les hommes blancs qui peuvent survivre dans des zones déboisées. Depuis des années nous fuyons le long des cours d'eau avec les Blancs à nos trousses qui déboisent toute notre forêt.

Dans le temps, il y avait de nombreux singes hurleurs et des cerfs, mais aujourd'hui il n'en reste presque plus car la forêt a été abattue. Les colons qui se sont installés ici nous rendent la vie difficile parce qu'eux aussi chassent le gibier.

Nous sommes acculés par les Blancs qui viennent de partout. Ils avancent toujours plus et maintenant ils nous encerclent. Nous sommes toujours en train de fuir. Nous aimons la forêt car nous y sommes nés et nous savons comment en vivre. Nous ne connaissons pas l'agriculture ou le commerce et nous ne parlons pas le portugais. Nous dépendons de la forêt. Sans la forêt, nous allons disparaître, nous allons nous éteindre.

Jour après jour, à mesure que croît la population blanche autour de notre réserve, les maladies comme la malaria et la grippe se propagent, et nous devons également partager le gibier avec les colons. Comme ils ont des fusils, ils en tuent plus que nous. Nous sommes très inquiets car le gibier se fait rare et nous ne pourrions plus nourrir nos enfants à l'avenir."

Les bûcherons

Beaucoup des régions habitées par les peuples isolés sont envahies illégalement par des bûcherons qui entrent ainsi souvent en contact avec des membres de la tribu. Nombre d'entre eux meurent des maladies transmises par les bûcherons ou sont même tués par eux.

La situation est particulièrement préoccupante au Pérou. Les régions habitées par des Indiens non contactés abritent aussi certains des derniers massifs d'acajou encore commercialement exploitables, et des bûcherons clandestins, profitant de l'absence de tout véritable contrôle de l'État, pillent la région à leur guise. Les Murunahua (voir ci-dessus) ont été décimés suite au contact avec des bûcherons et, si rien n'est fait pour arrêter l'invasion, le même sort attend les Mashco-Piro. "Les bûcherons sont arrivés et ont chassé les Mascho-Piro plus haut en amont de la rivière en direction des sources," explique un Indien qui a aperçu plus d'une fois les Mashco-Piro. "Les bûcherons les ont vus sur les rives, ils ont vu leurs campements et leurs traces. Les bûcherons veulent sans cesse les tuer, et ils l'ont déjà fait."

Les routes

En 1970, le peuple Panará du Brésil comptait entre 350 et 400 membres et vivait dans cinq villages disposés selon des motifs géométriques complexes et entourés de vastes jardins.

Une grande route a été tracée au bulldozer à travers leurs terres au début des années 1970, avec des conséquences qui se sont très vite révélées désastreuses. Les responsables du chantier ont attiré les Indiens hors de la forêt avec de l'alcool et ont forcé les femmes à la prostitution. Des vagues d'épidémies s'en sont suivies, ravageant la tribu panará et causant la mort de 186 d'entre eux. Au cours d'une opéra-



En Amazonie, la colonisation et les grands domaines agricoles ont déjà détruits une grande partie des terres indiennes.



Le territoire des Indiens isolés au Pérou est envahi par des bûcherons illégaux.

tion de secours, les survivants furent aéroportés vers le Parc du Xingu, où d'autres décès furent encore à déplorer. Il ne resta bientôt plus que 69 Panará. Plus du 80% des membres du groupe avaient été tués en 8 ans à peine.

Aké, un leader panará qui a survécu, se souvient de cette époque : "Nous étions dans notre village et tout le monde a commencé à mourir. Certains sont allés dans la forêt, et d'autres encore y sont morts. Nous étions faibles et malades et ne pouvions même plus enterrer nos morts. Ils sont restés à pourrir sur le sol. Les vautours ont tout dévoré.

Entre 1994 et 1996, les derniers Panará ont pu retourner dans la partie de leur territoire où la forêt n'avait pas disparue. Ils ont alors pris la décision historique de poursuivre le gouvernement brésilien pour le traitement atroce dont ils avaient été l'objet. En octobre 1997, un juge a déclaré l'État brésilien coupable d'avoir causé "mort et dévastation culturelle" au peuple panará et ordonné à l'État de verser des dommages et intérêts d'une valeur de 540 000 dollars US à la tribu.

La tribu jarawa des îles Andaman a vu son territoire coupé en deux lorsque l'administration locale y a construit une route. C'est maintenant l'artère principale de l'archipel, qui non seulement voit passer un flux ininterrompu de colons se déplaçant en bus et en taxi mais qui constitue également une voie de pénétration pour les touristes aussi bien que pour les braconniers opérant sur la réserve des Jarawa (qui, contrairement au reste de l'archipel, est encore couverte de forêt pluviale). On voit souvent aujourd'hui des enfants jarawa mendiant le long de la route et certains signes indiquent l'existence d'une exploitation sexuelle des femmes jarawa.

À la suite d'une longue bataille juridique, la Cour suprême indienne a ordonné au gouvernement de fermer la route, jugeant que sa construction avait été illégale et qu'elle mettait en danger la vie des Jarawa. Le gouvernement local a refusé de se soumettre et a maintenu la route ouverte.



Les Panará ont été contactés lors de la construction d'une route à travers leur territoire.



Une route coupe le territoire des Jarawa en deux.

Survival